

LA SOLITUDE D'ABSALOM



ALAIN BONNET

Alain Bonnet

La Solitude d'Absalom

© Alain Bonnet, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9034-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVANT-PROPOS

La Rivière Invisible rapportait la rencontre entre Absalom, retranché dans son domaine du Clos de la Vierge et Osée.

Ils firent route ensemble et au fil des jours Osée confia à Absalom “l’histoire d’Ilaan” dont il lui conta la vie en apparence conventionnelle et dont il lui rapporta les paroles. Plus que d’une simple narration, il fut question d’une transmission. La transmission d’une sagesse qui invite à la connaissance de soi et de Cela qui est au-delà de ce que la pensée peut concevoir.

Son œuvre accomplie Osée franchit la porte du temps qu’Ilaan avant lui avait empruntée. Voici désormais Absalom seul face à sa destinée, seul face à sa solitude ; une solitude fécondée par les eaux de la rivière invisible dont Osée lui avait dévoilé le sens. Tel est le point de départ de **La Solitude d’Absalom**.

L'ARGENT

Pour la première fois dans l'histoire du monde, les puissances spirituelles ont été toutes ensemble refoulées non point par les puissances matérielles mais par une seule puissance matérielle qui est la puissance de l'argent.

Et pour le première fois dans l'histoire du monde l'argent est maître sans limitation ni mesure. Pour la première fois dans l'histoire du monde l'argent est seul en face de l'esprit.

Charles Péguy - L'argent

27 août

Le Clos de la Vierge

Son regard d'enfant se perd dans le ciel étoilé, voyage à travers les constellations, parmi les mondes inconnus si lointains et peut-être si proches. Là, derrière la fenêtre il regarde le jour la course des nuages et la nuit parfois il se lève et son esprit parcourt l'univers, s'aventure d'une constellation à l'autre, d'un amas d'étoiles à un autre amas d'étoiles, d'une étoile qui s'effondre sur elle-même à une étoile naissant d'un nuage de gaz, les trous noirs sont impuissants à engloutir son esprit et même les forces d'attraction qui attirent les galaxies, impuissantes à le retenir ; le froid des espaces cosmiques se fait sentir dans son corps parcouru de frissons.

Alors Absalom s'éveille et remonte la couverture. C'est un rêve familial qui visitait déjà ses jeunes années. Son enfance est loin désormais comme à la dérive, peut-être se cache-t-elle derrière les constellations ou dans un trou noir, pour surgir soudain quand il ne s'y attend pas. Nous venons, pense-t-il, de notre enfance et l'enfance est primesautière, qui tantôt se profile avec timidité pour s'évanouir lentement comme à regret, et tantôt surgit comme par effraction, comme une provocation et brusquement plonge dans les ruines du temps, nous laissant soudain vides et pantelants.

Une question monte sur ses lèvres : suis-je un autre ou suis-je toujours cet enfant que j'étais ? Il n'a pas la réponse.

Il revoit le térébinthe au pied duquel il était assis, dos appuyé contre le tronc quand s'imposa à lui la vision. La vision d'Absalom, celui du Livre ; il était suspendu entre terre et ciel, livré sans défense à son ennemi dans une solitude totale, absolue, définitive. Et l'exécution brutale, trois coups d'épée... et la rivière de sang qui emportait sa vie.

Une autre question surgit : suis-je un autre, d'une façon ou d'une autre suis-je l'autre Absalom ? Il pressent la réponse. Osée, son maître et son ami aimait à rappeler les mots d'Ilaan : *la réponse est dans la question*. Alors le vertige le saisit.

Dans cette petite ville oubliée, à quelques lieues de son domaine du Clos de la Vierge, ils avaient demandé à l'entendre, il était au rendez-vous. Comme on l'interrogeait il avait dit :

— Les idéologies politiques et religieuses divisent les hommes, les croyants, les peuples et les nations ; tantôt ce sont les partis politiques qui emboîtent le pas aux sectateurs religieux, tantôt c'est l'inverse qui se produit : les institutions religieuses à la solde du pouvoir politique. L'homme et la femme qui ne prennent pas parti, qui voient plus loin que l'immédiat et que l'intérêt personnel, sont souvent seuls tels des sémaphores dressés à l'horizon des plaines, des phares en pleine mer ; ils ne recherchent pas votre reconnaissance, ils n'ont aucune intention de vous influencer ; seuls les hommes et les femmes libres savent les reconnaître. Ils se reconnaissent en ce qu'ils ne divisent pas. Ils voient, ils sont la vision, et dans la vision le Réel se révèle. Vous pouvez Lui donner le nom que vous voulez, Il est tous les noms et Il n'en est aucun.

Ils attendaient d'autres paroles, ils étaient en quête des mots qui donnent l'illusion de savoir, ces mots qui gravent des croyances dans les esprits et dans les cœurs, ces mots qui obscurcissent l'intelligence. On n'explique pas le mystère, on ne le travestit pas avec de vaines croyances, on le contemple ; on ne discourt pas sur le mystère, on le vit. Les philosophes tournent autour de la vérité, mais la vérité n'est pas une idée. Et nous aimons collectionner des idées et nous mentir à nous-mêmes.

Le sentiment de sa solitude l'envahit, non ce n'est pas que sa solitude, c'est LA solitude. Chez lui elle prend la forme d'un émoi étrange et paradoxal. D'un côté la détresse d'Absalom plus démunie qu'un nouveau-né, assistant impuissant à son propre meurtre, de l'autre la grandeur et la dignité de l'homme debout, les pieds enracinés dans le sol et la tête dans les étoiles, la grandeur et la dignité de

l'homme dont le corps devient celui du vaste univers quand le fini se fond dans l'infini. Étrange solitude que l'on appelle et que l'on redoute, étrange solitude qui réchauffe le cœur et fige le corps, et quand elle fait vibrer le corps qui glace l'âme. La solitude, pressentiment du sacré et peur de l'abîme, la solitude point de jonction entre l'éveil et la peur, entre l'être et la mort.

Paris

Au même moment, campé dans son large fauteuil Martin Le Bris est contrarié, il tapote nerveusement son accoudoir et soudainement il se jette sur l'interphone.

— Ambre, dans mon bureau !

— Désolée monsieur le directeur, je n'ai pas compris !

— Veuillez venir dans mon bureau s'il vous plait... quelle connasse !

— Monsieur le directeur vous n'avez pas raccroché.

Il prend le parti de faire comme si de rien n'était, il pense que "de toute façon elle est trop conne, elle est toujours là, fidèle au poste depuis trois ans ! En réalité son entêtement ou sa connerie, probablement les deux, cela m'arrange au-delà de ce que j'aurais pu espérer."

— Ah enfin ! j'étais énervé, mais il y a de quoi. Bon, annulez mon rendez-vous à La Rotonde, je dois rester au bureau. Ou plutôt faites comme la dernière fois, allez-y à ma place, il y aura Schmitt et l'autre...ah oui Johnson.

— Monsieur Schmitt et mademoiselle Johnson ! très bien. J'avais préparé les dossiers, ce sera simplement de la routine.

— Oui en effet, la routine cela vous va très bien ! Ne faites pas cette tête, c'est un compliment, et n'en profitez pas pour vous commander du homard.

— Au revoir monsieur, à demain. Vous n'aurez pas de rendez-vous.

— Enfin une bonne nouvelle, alors je viendrai un peu plus tard.

— Vers treize heures, je suppose.

À peine la secrétaire a-t-elle poussé la porte que Martin Le Bris attrape son téléphone portable et appelle Karl Klaus. L'écran de veille indique onze heures.

Il est presque midi lorsque Karl Klaus arrive devant l'immeuble qui abrite au seizième étage les bureaux du siège parisien de la société Jung Computertechnologie. Traversant le hall luxueux donnant sur les bureaux de la direction, il ne peut s'empêcher de contempler l'imposant lustre de bronze, une lubie de Martin Le Bris qui a coûté cher à la société.

— Ah te voilà !

— Toujours aussi impatient mon cher Martin, tu finiras par te faire un bel infarctus !

— Infarctus. On dit comment en allemand ?

— En allemand on dit “ne sois pas si nerveux !” Alors que se passe-t-il ? tu sais j’ai dû quitter en hâte la réunion des actionnaires de cette société dont je t’avais conseillé de prendre des actions. Enfin tant pis pour toi. J’ai donné une excuse à laquelle personne n’a cru. Alors tu as une bonne raison ?

— Grandjean !

— Oui il semble qu’il avait quelques soupçons.

— J’ai interrogé discrètement le personnel ; eh bien c’est plus que des soupçons, il mène une véritable enquête. Il pose des questions à tout le monde et fouille un peu partout. Il en sait beaucoup trop ; il a appelé Jung, mais sa secrétaire a refusé de faire suivre la communication et lui a demandé de la contacter par mail. Comme tu le sais, j’ai accès aux communications téléphoniques et aux courriels de tout le monde dans l’agence. Personne ne s’en doute évidemment, j’ai craint un moment que De Noyères ne s’en soit aperçue, mais vraiment elle est définitivement trop conne. Pour en revenir à Grandjean, dans le mail qu’il a adressé à Jung, il n’ose pas nous mettre en cause nommément, mais il le laisse entendre et pour terminer il suggère qu’il a des révélations à faire sur la disparition de ses travaux et l’effacement des sauvegardes, mais seulement de vive voix. Cela date de mercredi et aujourd’hui c’est vendredi, c’est donc tout récent.

— Il n’est pas aussi candide que tu le croyais, je t’avais mis en garde. Nous n’avons pas le choix, nous devrions vite quitter l’Europe, revendre les informations le plus rapidement possible et nous faire oublier quelque part... en Amérique du Sud.

— Pourquoi pas en Corée du Nord ? non, nous avons le choix, faire disparaître Grandjean ou nous enterrer dans un pays de moustiques et de tortillas.

— Je ne marche pas. C’est toi qui m’a embarqué dans cette histoire.

— Tu crois que tu as le choix ? je serai mis en cause et toi avec moi. Mais ne t’inquiète pas, nous possédons un atout majeur, je me suis assuré le concours de Jouhaux, le petit nouveau ; il est ambitieux, il veut prouver à tous qu’il est le meilleur et il est effectivement très doué ; c’est exactement ce qu’il me faut. Tu comprends, avec lui nous ne courons aucun risque.

— D’accord en ce qui concerne ton petit prodige, mais je reviens à Grandjean, il est honnête et obstiné, et là tu as fait une erreur.

- On fait tous des erreurs, lui il en a fait une.
- Je comprends, dans notre monde l'honnêteté est une erreur, c'est bien cela ?
- Exactement. Alors nous sommes d'accord ? Grandjean, avec son obsession de mettre le nez dans nos affaires pourrait compromettre nos plans, on n'a pas le choix il faut le neutraliser.
- Éliminer Grandjean ?
- Pas de grands mots, neutraliser, disons le rendre... invisible.
- Mais dis-moi, ce Jouhaux, il a conscience de tout ce qui se joue ? Pourquoi prendrait-il de tels risques ? Et pouvons-nous vraiment avoir confiance en lui ?
- La confiance se gagne par une belle somme d'argent ou une promotion, et au besoin je lui ferai comprendre qu'il a tout intérêt à rester muet.
- Sinon ?
- Sinon, chacun paie ses erreurs.
- Sauf toi.
- Sauf nous. On mange sur place ? j'ai commandé deux repas.
- Tu as renvoyé ta secrétaire ?
- Oui je m'en suis débarrassé, elle reçoit en ce moment les négociateurs de Informatique et Business, tu connais ?
- Non, elle les reçoit à la Rotonde comme d'habitude, le restaurant d'affaires où tu commandes toujours du homard ? Elle a bien de la chance, nous à midi c'est Deliveroo !
- J'espère bien qu'elle s'abstiendra de commander du homard. Je le lui ai même défendu.
- Tu te comportes comme un despote avec ton personnel, tu finiras par avoir des ennuis. Cesse de martyriser le bras de ce fauteuil, c'est agaçant. Tiens voilà le livreur de repas !
- Posez tout ici, pas sur le bureau, sur la petite table, quel empoté ! Vous venez d'où ?
- De la rue de Rivoli monsieur.
- Ce n'est pas ce que je veux dire, du Mali ou d'une république bananière ?
- D'un pays plus civilisé que vous monsieur.
- Tu vois Karl, il se croit chez lui.
- Je suis Français, je suis né en France et moi j'ai du respect pour les gens. Adieu et bonnes vacances dans une république bananière, monsieur !
- Il ne croit pas si bien dire !
- Karl, quel pessimiste tu fais.

Karl soupire bruyamment, il sait que toute remarque est inutile : lorsque Martin Le Bris est stressé, il faut qu'il passe ses nerfs sur quelqu'un, cela lui tient lieu de justification.

— Heureusement pour ta secrétaire, si elle était là, qu'est-ce qu'elle aurait pris. C'est parfaitement infect.

— Qu'est-ce qui est infect, tes sushis ou mon attitude avec la connasse ?

— Les sushis.

— Ah tu me rassures.

— Et s'il te plait, Martin cesse de l'appeler la connasse. Je la crois plutôt intelligente, d'ailleurs c'est elle qui fait tourner l'agence, et beaucoup mieux qu'avant.

— Alors nous disions que mademoiselle Ambre De Noyères, secrétaire de direction de monsieur Martin Le Bris est en train de manger du homard malgré l'interdiction qui lui a été faite !

— C'est bien, tu t'améliores.

— Aux frais de mademoiselle Clara Jung, la jeune et jolie fondatrice et Directrice Générale de la société Jung Computertechnologie ! Sais-tu que Jung est végétarienne ?

— Mademoiselle Jung ! tout le monde le sait.

Karl Klaus regarde l'heure sur son téléphone portable. Il remonte d'un geste lent et étudié la longue mèche blonde qui retombe sur ses yeux d'un bleu sombre teinté de noir qui lui confèrent un air aussi inquiétant qu'ambivalent.

— Je n'ai pas plus d'une heure devant moi, je prends le train pour le siège à Mannheim. D'ici là nous devons décider ce que nous allons faire.

— Oui Karl nous devons régler toute cette affaire rapidement ; et n'oublies pas, tu es mouillé jusqu'au cou autant que moi, et personne ne t'a forcé.

— Si j'avais su je n'aurais pas marché. Tout cela va beaucoup trop loin. Revendre les documents d'accord, effacer les sauvegardes et toutes les données, d'accord. Mais tes basses manœuvres, non.

— Ce ne sont pas des basses manœuvres, c'est la nécessité, les choses ne se passent pas toujours comme on veut, Karl. Alors il est nécessaire de faire des ajustements. Par quoi commençons-nous ? les documents ?

— Allons-y. Nous devons les faire passer à Delhi sans nous compromettre.

— J'ai tout prévu. Il nous faut une mule.

— Je connais pas ce mot. Laisse-moi regarder dans le traducteur.

— C'est pas la peine, c'est un passeur. On met dans ses bagages la clé USB et